

Quelques aspects du traitement de l'espace

dans *Portulan* de Roland Pécout

[*Actes* du colloque « Nouvelle recherche en domaine occitan », réunis et édités par Hervé Lieutard et Marie Jeanne Verny (Montpellier, C.E.O., Université Paul Valéry, collection « Lo gat negre », 2003, pp 57 - 75.)

Sous le titre de *Portulan*, on a coutume de faire référence à deux volumes parus le premier en 1978 chez Vent Terral, dans la collection « Documents », le deuxième en 1980 chez Tarabusta à Montpellier¹. Le premier ouvrage s'intitule simplement : *Portulan*, sans référence à son caractère de premier volume, et comporte un sous-titre : « Itinerari en Orient ». Le deuxième ouvrage porte le titre de *Portulan II*². Sa quatrième de couverture fait mention de « *Portulan I* » et présente en substance le premier volume comme celui du désert, et le deuxième comme celui des pays de l'humidité et de l'eau.

Roland Pécout eut l'occasion d'effectuer trois voyages en Orient, d'abord en août 1970 où il parcourut le Kurdistan, sous l'influence notamment du poème de l'Irlandais Alan Ward : *La Còrda roja*³. Le deuxième voyage eut lieu en 1974, cette fois en Afghanistan, et le troisième en 1977, au Tibet, en Inde et au Pakistan.

Les deux volumes de *Portulan* rapportent ces voyages dans une composition qui n'est que partiellement dictée par les itinéraires réellement parcourus. L'écriture, postérieure aux voyages effectués, a nécessité plusieurs mois de maturation et de retraite pour une refonte des notes prises au hasard des itinéraires.

1- Itinéraires géographiques et reconstruction poétique

Un regard rapide, aidé par les indications figurant dans le paratexte, analyserait les deux *Portulan* comme deux récits complémentaires distingués par les espaces parcourus. Effectivement, *Portulan I* parcourt des espaces d'ouest en est, de la Turquie à l'Afghanistan, ce pays apparaissant très nettement comme le centre et le point fort de l'itinéraire, et *Portulan II* situe sa quête plus à l'est : Indes et Népal. Cependant cette simplification ne résiste pas à la lecture. Rappelons d'abord que *Portulan II* reproduit, à

¹ La première de couverture mentionne également : « Talhièr ceucle estudiants occitans » [Atelier cercle étudiants occitans.]

² Dans la suite de cette étude, nous désignerons ces deux volumes respectivement par *Portulan I* et par *Portulan II*. Par *Portulan*, nous désignons l'ensemble des deux volumes. Si Roland Pécout a écrit une version française de l'ensemble de l'œuvre, seule une infime partie en a été jusqu'alors éditée. Lorsque nous pouvons nous référer à cette version française, nous l'insérons dans le corps de l'article. Dans le cas contraire nous proposons notre propre traduction en note.

³ Alan WARD, *La Còrda roja*, Barcelone, I.E.O, coll. « Messatges », 29-02-1964.

l'identique, également en guise d'épilogue, le chapitre 9 qui clôturait *Portulan I* : « Lo retorn dei miugranas » [Le retour des grenades]⁴.

C'est une méditation au terme des voyages et de la quête que propose ce chapitre. La rêverie qu'il présente est celle du narrateur au moment d'un retour qui l'amène à passer par le Baloutchistan et sa capitale Quetta. La situation du chapitre à la fin du premier *Portulan* - qui n'est pas justifiée dans le corps de l'ouvrage - pouvait s'expliquer par cette fonction de rêverie du retour, et ceci malgré les allusions à des lieux dont la présentation détaillée ne se fera que dans *Portulan II*. La situation géopolitique du Baloutchistan, région-frontière entre Iran, Afghanistan et Pakistan, ayant un temps appartenu au premier, avant de passer sous la domination du second, pour être ensuite intégrée à l'Empire indo-britannique (le Baloutchistan est actuellement une province du Pakistan occidental), pourrait également constituer une raison objective à la reprise de ce chapitre. L'essentiel cependant dans ce choix éditorial est bien révélateur du rôle de l'écriture dans l'organisation de l'espace, tout comme les figures d'Ulysse et de Jason, plusieurs fois évoquées, témoignent du caractère poétique et mythique du voyage. Cet aspect ne peut manquer de nuancer le caractère de récit référentiel de *Portulan*. L'écrivain lui-même, dans un entretien avec Robert Briatte⁵, livre des clés sur l'organisation spatiale - et symbolique - de *Portulan* :

Les deux livres relatent la traversée de deux mondes. D'abord, le monde du désert, de l'Islam, le monde des capitelles de lumière et du dieu sec. Ensuite, le monde de l'eau, de l'imaginaire, un monde « maternel » qui est celui du cycle de la vie, mais aussi de la corruption, du pourrissement, c'est l'Inde surtout. Au-delà de ces deux mondes, quand on les dépasse, on trouve un troisième monde - à la fin du tome II -, c'est le monde du désert et de l'eau à la fois, le Ladakh, le pays d'une unité retrouvée, au bout de la route.

Une recherche précise des référents géographiques dans l'œuvre et de leur apparition dans le déroulement du texte révèle aisément des distorsions par rapport à l'itinéraire géographique naturel que l'on serait tenté de dessiner. Ces distorsions sont de deux sortes :

- interruption du récit linéaire du cheminement par de longs passages de méditation ou de rêverie poétique,
- bouleversement de l'itinéraire effectué dans la narration de celui-ci, notamment dans *Portulan II*.

Un passage de *Portulan I*, écrit à partir d'un événement d'apparence anecdotique, insiste sur le caractère subjectif de la perception de l'espace, exprimé par la répétition de la formule « I a pas de geografia que fantasmatica ». Le narrateur se trouve à Herat, il rencontre un Japonais qui se rend en

4 Ce chapitre est un des deux dont Pécout a publié une version française dans l'ouvrage collectif *Montpellier, mille ans de littérature*, 1985, Montpellier, revue *Entailles*. C'est dire aussi son importance pour l'écrivain.

5 Robert Briatte, « Roland Pécout ou la tentation du voyage », Montpellier, *Dolines*, 13, pp. 4 – 5.

Europe : « Me'n vau au bot dau mond »... dit celui-ci, et le narrateur livre sa méditation : « nautreï tanben pensaviám de partir au bot dau mond, e cadun en sens contrari, nos crosam aquí a Herat ...I a pas de geografia que fantasmatica. »⁶ (pp. 52-53).

Toutes les réserves que nous venons de faire n'empêchent pas que le lecteur de *Portulan* puisse tenter de suivre les pas du voyageur qui le portent essentiellement d'ouest en est à partir de la Turquie jusqu'à l'Afghanistan dans le premier volume. Dans le deuxième volume, les référents géographiques présents dans le texte dessinent plutôt des itinéraires en zigzag au cœur de l'Inde, au Tibet, puis au Népal. Le repérage qui peut se faire à partir de ces référents doit cependant tenir compte du fait que le texte gomme toutes les indications temporelles mais aussi tous les indices qui permettraient de différencier les allusions aux trois voyages successifs qui fournirent la matière de *Portulan*.

Au-delà du brouillage volontaire de la réalité opéré par le travail de l'écriture, ce sont bien des lieux réels qui ont fait naître *Portulan*. D'ailleurs, c'est entre autres par le choix du sujet que *Portulan* suscita l'intérêt de la critique occitaniste au moment de sa parution. On y salua le refus de l'enfermement géographique, la libération de la langue choisie - l'occitan - par rapport à son espace de référence ; on parla de "déterritorialisation" géographique. Robert Lafont écrivait en 1979 dans son ouvrage *Nani Monsur*⁷ :

... legisse Roland Pecot qu'es a nos donar la pròsa mai adulta, mens enrasigada, mai « fòrabanda » e nomada que podiám esperar...⁸.

Dans la revue *ÒC*, Max Rouquette quant à lui évoque « la caminada orientala »⁹ de Pécout et présente *Portulan* comme un journal de voyage¹⁰.

Cependant, comme le dit le même Max Rouquette¹¹, ce journal de voyage dépasse la simple description réaliste, et l'œuvre ne se limite pas à l'énumération des existants géographiques traversés. Le travail poétique, la rêverie, tout comme les multiples figures de l'humain rencontrées dans ces lieux, nourrissent l'évocation de l'espace et la transfigurent :

6 "Je m'en vais au bout du monde"... (nous aussi nous pensions partir au bout du monde, et chacun en sens contraire, nous nous croisons ici à Herat). ... Il n'y a de géographie que fantasmatique.

7 Robert LAFONT, 1979, *Nani, Monsur*, Énergues, éd. Vent terral.

8 [...je lis Roland Pécout qui est en train de nous donner la prose la plus adulte, la moins enracinée, la plus "exilée" et nomade que nous pouvions espérer.] Le mot fòrabanda que Lafont place entre guillemets renvoie sans aucun doute à la revue du même nom créée à partir du milieu des années 1970 par les occitanistes parisiens autour d'Alem Surre Garcia, Françoise Meyrueis, José Calderon, Françoise Jouanna et qui explorait notamment la thématique de l'exil.

9 Revue *ÒC*, 6, Toulouse, mai 1980, p. 73 – 75.

10 Journal de voyage.

11 *ÒC*, 6, p. 75.

Un journal de viatge, saique n'i a tant. E de tot biais e de tota mena. Mas non pas simpla notacion dels endrechs e dels òmes...¹²

2- Figures du désert

2.1- Le désert, un monde d'infinies variations

La rêverie sur le désert, ses figures infinies et ses virtualités multiples, est au cœur de toute l'œuvre de Pécout. Sa place éminente s'affirme par les premiers et derniers mots de l'œuvre. Voici l'ouverture de *Portulan I* :

Lo desert es un element. Coma l'aiga. Coma la mar. Entre lei bòrds e lo mitan, memeis ondas. Itineraris escrichs sus lo sable e que lo Sablièr escafa en degranant lei grums dau temps (p. 9).

Le désert est un élément. Comme l'eau. Comme la mer. Entre les bords et le milieu, mêmes ondes. Itinéraires écrits sur le sable et que le Sablier efface en égrenant les grains du temps (version française de l'auteur, p. 187).

Et voici la phrase qui clôt les deux *Portulan*, dans le chapitre repris à l'identique, avec une image que n'auraient pas reniée les Surréalistes, à propos des lacs profonds de Band-I-Amir en Afghanistan :

L'aiga es tan prigonda que ton regard i se perd. E lo tomple es dins tu, verd coma lo desert¹³
(*Portulan I*, p. 130, *Portulan II*, p. 160)

Rappelons la suite du premier chapitre (p. 9 pour la version occitane, p. 187 pour la version française) qui reprend l'allusion au désert en constructions anaphoriques :

Lo desert es la reconstruccion sens maniganças, e per sempre inacabada, dei virtualitats dau mond [...] Lo desert es un element...

Le désert est la reconstruction sans manigances, et pour toujours inachevée, des virtualités du monde [...] Le désert est un élément.

¹² [Un journal de voyage, certes il y en a tant. Et de toute sorte et de toute espèce. Mais non pas simple notation des endroits et des hommes...]

¹³ L'eau est si profonde que ton regard s'y perd. Et l'abîme est en toi, vert comme le désert (version française de l'auteur, p. 197).

Le désert c'est l'élémentaire, l'absence de limites et de balises définitives, le monde des chemins ouverts, précise encore cette même page :

Tot camin i es dubert e larg, de çò qu'es pas cordurat de valats e de bauca¹⁴

Aucune limite non plus dans la perception du désert entre le réel matériel et les infinies variations des mirages provoqués par la soif et la chaleur. Dans le désert afghan les pierres sont plus mouvantes que l'herbe, ou du moins est-ce ainsi que les perçoit le narrateur :

Lei gres e lei gres ondejan mai que l'erba (*Portulan I*, p. 32)¹⁵.

Au-delà de sa sensibilité propre au désert, Pécout a puisé, parfois consciemment, parfois inconsciemment¹⁶, à des sources littéraires provençales. L'occitan de Provence a une expression pour désigner les hallucinations visuelles provoquées par la forte chaleur et la lumière vive sur une étendue immense : la vielha que dança. Ainsi Pécout intitule-t-il le deuxième chapitre de *Portulan I* dont est extraite la phrase précédente : « La vielha dança »¹⁷. En filigrane derrière cette expression se profile tout un paysage littéraire provençal ou peut-être plus étroitement camarguais. C'est en effet dans une fascination lointaine exercée sur l'auteur par son appréhension de la Crau et de la Camargue qu'il faut rechercher la source de l'acuité de sa perception de ces mondes désertiques où le mirage est aussi vrai que la réalité. Sa lecture de Farfantello¹⁸, Baroncelli¹⁹ et d'Arbaud²⁰ s'imbrique alors étroitement avec sa connaissance de la géographie

14 [Tout chemin y est ouvert et large parce qu'il n'est pas cousu de fossés et d'herbes.]

15 [Les étendues de cailloux ondulent plus que l'herbe.]

16 Nous avons plusieurs fois évoqué ces sources avec l'écrivain. Parfois la suggestion venait de lui-même. Dans le cas contraire, à de rares exceptions près, il n'a pas démenti nos impressions. Nous rappelons que son enfance et son adolescence ont été marquées par la présence au foyer d'une abondante littérature mistralienne dans laquelle il avait retrouvé avec enchantement la langue qu'il entendait quotidiennement.

17 Cette expression est définie par Pécout lui-même dans une note p. 33 :

« I a la vielha que dança : biais proverbiau de dire que lei linhas se fondon a l'horizont, quand fai ben caud, e fan una mena de miratge. »

[Il y a la vieille qui danse : expression proverbiale qui signifie que les lignes se fondent à l'horizon, quand il fait bien chaud, et qu'elles forment une sorte de mirage.]

18 Nom de plume d'Henriette Dibon, (Avignon, 1902 - 1989).

19 Folco de Baroncelli-Javon (Aix-en-Provence, 1869 - Avignon, 1899) : manadier, directeur du journal *L'Aioli*, fondateur de la *Nacioun Gardiano*, auteur notamment de *Blat de Lumo* (Avignon, 1910) et *Lou Biou* (Toulon, 1971).

20 Joseph d'Arbaud (1874, Meyrargues, 1874 - Aix-en-Provence, 1950), manadier, membre de la *Nacioun Gardiano*, auteur notamment de *Lou Lausié d'Arle* (Paris, 1913, Aix, 1918 et 1925), *La Bestio dón Vacarés* (Paris, 1926, nombreuses rééditions), *La Sawagino* (Paris, 1929), *Li Cant palustre* (Paris, 1951).

des lieux²¹. Pour d'Arbaud notamment, la Camargue est bien un désert, ce que redit plusieurs fois le long poème - de 42 quatrains - « Camargo »²², ainsi par exemple :

Siéu pas mai, de bon, qu'un òme
Qu'en passant aqueu desert,
Tanco soun pas sus la sablo
Ount d'autre se soun tanca. (strophe 23, p. 156)²³

Le même Joseph d'Arbaud, dans son œuvre la plus célèbre, *La Bèstio dóu Vaccarès*²⁴, emploie l'expression proverbiale dont Pécout a fait le titre d'un des principaux chapitres de *Portulan* consacrés au désert :

À l'entour di radèu, sus lis estang que, l'estiéu, s'agouton, e, qu'alor, à l'escandihado dóu salanc, la Vièio ié danso...
Autour des radeaux, dans les étangs que l'été dessèche et où, alors, sur l'étendue éblouissante de mirages... (pp. 60 - 61)

D'Arbaud définit l'expression dans les notes qui suivent le récit :

Ainsi les Camarguais ont-ils coutume de désigner le mirage. Les mirages sont fréquents en Camargue, surtout dans la région du Vaccarès. Ils débutent par une vibration de l'air, un tremblement continu à ras du sol qui semble faire danser les images et s'étale au loin en grandes nappes où se réfléchissent des touffes sombres. Comment ne pas voir dans cette mystérieuse *Vièio*, dansant au soleil dans le désert, un souvenir de la déesse insaisissable et farouche, force antique, génie de la solitude, divinisé autrefois et qui demeure l'âme de ce grand pays sauvage ?

Chez Pécout aussi, la traversée des paysages désertiques, tout comme l'attente fébrile de la confrontation avec ceux-ci, conduisent parfois au mirage, comme l'indiquent ces propos :

...l'as cresegut coneisse [...] entre una garriga e un riu sec, au sortir dei desfielats de Curdistan... (*Portulan I*, p. 24).

21 Entretien avec Roland Pécout, septembre 2001. On pourrait y ajouter le souvenir de la *Mirèio* de Mistral et de ses mirages sur le chemin des Saintes-Maries de la Mer.

22 *Li Cant palustre / Les Chants palustres*, éd. bilingue, Paris, Horizons de France, 1951, p. 144 - 165.

23 Traduction de l'auteur : Je ne suis vraiment qu'un homme / Qui, traversant ce désert, / Marque son pas sur le sable / Où d'autres pas sont empreints.

24 *La Bèstio dóu Vaccarès / La Bête du Vaccarès*, éd. bilingue, Paris, Grasset, 1926. Nombreuses rééditions dont celle que nous avons utilisée : coll. "Cahiers Rouges", 1985.

[... tu as cru le reconnaître ici ou là, entre une garrigue et un torrent à sec, au sortir des défilés du Kurdistan]...

Le chapitre « La vielha dança » est presque entièrement consacré à ces mirages du désert, que Roland Pécout se plaît à évoquer dans un jaillissement d'images où l'on ne sera pas étonné de retrouver la fusion des éléments premiers, terre, air, feu et eau : « Lo lum fonde lo cèu e la terra en aiga »²⁵ (*Portulan I*, p. 32).

Dans sa contemplation ivre des espaces désertiques, l'homme entre dans une autre dimension, au-delà des repères rationnels. Son regard embrasse tour à tour l'infiniment petit : « la sabla movedissa repapiaira se degruna »²⁶ [le sable toujours changeant indéfiniment s'égrène²⁷] et l'infiniment grand : « de desert a desert d'un continent a l'autre » [de désert à désert et d'un continent à l'autre.] Point d'angoisse pascalienne cependant devant ces perspectives infiniment mouvantes, mais un bonheur du vertige, une exaltation de l'ivresse qu'évoquent bien les images dionysiaques de la fin du chapitre :

l'òme nus de la pèu mascarada l'òme nus e èbri de vin²⁸...

Le désir du désert, un désir tout à la fois sensuel et intellectuel, physique et poétique est plusieurs fois exprimé dans *Portulan* :

Dempuèi de milierats de quilometres, l'enveja dau desert l'as beguda ambé lo jus dei pastecas...²⁹ (*Portulan I*, p. 24)

Ce désir est d'autant plus violent que son objet apparaît vague au narrateur :

Sabes pas tròp çò que siás vengut cercar, mai veniás ambé desir. [...] E dins leis endrechs fons de ton còs, sentes montar coma una jòia³⁰ (*Portulan I*, p. 24).

Il est aussi configuré par toute une rêverie où mirages, souvenirs littéraires et artistiques accompagnent les connaissances historiques et géographiques :

25 [Dans la lumière le ciel et la terre mêlés deviennent eau.]

26 *Portulan I*, p. 33.

27 Nous avons conscience de traduire de façon très abstraite le terme occitan *repapiaira* à peu près équivalent de « radoteuse ».

28 [l'homme nu à la peau barbouillée l'homme nu et ivre de vin...]

29 [Depuis des milliers de kilomètres, l'envie du désert tu l'as bue avec le jus des pastèques...]

30 [Tu ne sais pas trop ce que tu es venu chercher, mais tu venais avec désir. [...] Et dans le plus secret de ton cœur, tu sens monter comme une joie.]

Sòmie de deserts mai deserts que lo sòmi : lo Gobí, lo Rob-Al-Calí, d'autreis encara, planetas luenchas, mars dau dedins dei terras e dau dedins deis òmes. I vese, sus sei confins, de pòrts de tapi e de ceramica onte se mesclan lei mercants, lei menaires de caravanas, leis aventurièrs, lei prostituadas, lei preires, lei sordats³¹ (*Portulan I*, p. 24).

Dans *Portulan II*, où le narrateur sent son corps en permanence imprégné jusqu'à satiété par l'eau omniprésente, celui-ci ressent cruellement le manque du désert qui représente pour lui le souvenir aigu d'un monde perdu. C'est le cas notamment lorsqu'il se retrouve en Inde après les jours intenses vécus au Népal. Envahi par des vertiges à présent douloureux, il confie :

Siás regretós dei fèstas de Nepal, e languisses dei deserts.³² (*Portulan II*, p. 140).

Le premier contact avec l'Inde, évoqué dans le chapitre « La Maire dei pluejas », lui aussi, avait été marqué par ce manque, le désert apparaissant comme le refuge perdu. Chose surprenante, c'est dans ce pays indien à l'humidité maternelle que le narrateur ressent le plus douloureusement le manque du désert. À cause de cet excès, l'Inde perd toutes les fonctions symboliques féminines que l'on attribue souvent à l'eau notamment le rôle de protection et de refuge. Paradoxalement, ces fonctions sont dévolues au désert dont le caractère de stérilité est alors totalement gommé, et qui devient l'abri et le nid :

E ges de canton de Desert per recate, senon qu'un manca dins ta carn gonfla d'aiga cerca lo vent ai caireforcs³³ (*Portulan II*, p. 21).

On ne sera pas étonné de l'ambivalence de l'objet de la quête du narrateur : rechercher le désert, c'est à la fois aller à la rencontre de la soif et de l'eau qui l'apaise. Bien sûr, pas plus que le désert n'est une figure univoque, pas plus qu'il ne peut se concevoir sans sa relation consubstantielle à l'oasis, le désir du désert n'est un désir univoque. La sensation de la soif à laquelle il est associé suggère parallèlement le goût de l'eau : le narrateur recherche le désert pour connaître « quauqueis-uns dei noms de la set e quauqueis-uns dei noms de l'aiga » [quelques-uns des noms de la soif et quelques-uns des noms de l'eau.] Signalons qu'à l'époque où paraissait *Portulan*, Roland Pécout employait à deux reprises une expression comparable

31 [Je rêve de déserts plus déserts que le rêve : le Gobi, le Rob al Cali, d'autres encore, planètes lointaines, mers du dedans des terres et du dedans des hommes. Je vois, sur leurs confins, des ports de pisé et de céramique où se mêlent les marchands, les conducteurs de caravanes, les aventurièrs, les prostituées, les prêtres, les soldats]³¹.

32 [Tu regrettes les fêtes du Népal, et tu as la nostalgie des déserts.]

33 [Et pas le moindre coin de désert pour refuge, si ce n'est qu'un manque dans ta chair gorgée d'eau recherche le vent aux carrefours.]

dans le poème « Passejada long dau riu après vendemiar / Promenade au bord de l'eau après les vendanges » du recueil *Poëmas per tutejar* :

E amaviam de bèure
e amaviam la set belèu...
Et nous aimions boire, et peut-être
nous aimions la soif (p. 8-9, v. 36 -37)

Le premier contact - qui lui semble plutôt déconcertant - du narrateur avec l'Inde, apparaît au contraire comme un plongeon dans l'oasis sans désert « un cabuç dins l'oasis sens desert » (*Portulan II*, p. 8). La sensation de vertige et de manque douloureux est alors la conséquence de cette univocité contre nature.

Autre effet du goût de Roland Pécout pour le paradoxe, celui de décrire un désert habité. Mais le paradoxe ne révèle-t-il pas la fausseté des apparences et la réalité toujours présente derrière le réel ?

Ont que siagues dins lo desert, siás totjorn dins un país d'òmes. Tei pas caucan la granissa de cent mila solèus e tei camins corduran lei morcèus dei camins deis òmes³⁴. (*Portulan I*, p. 29)

C'est aussi comme un espace habité que le désert est apparu au narrateur qui venait de pénétrer en Afghanistan :

Lo desert contunha, lo desert comença. Desert non pas coma abséncia de vida : de temps en temps un vilatge de tàpia coma lei roïnas d'un castèu, una oasis de melons e de robinas : mai desert coma nusetat acceptada³⁵ (*Portulan I*, p. 25).

Plusieurs fois dans l'œuvre, l'écrivain insiste sur la vie qui anime ces espaces désertiques, contrairement à l'apparence. Approcher du désert - celui de l'Afghanistan notamment - le pénétrer, c'est aussi découvrir ses habitants dont le rapport au monde est profondément marqué par les paysages qu'ils habitent, et c'est avec l'avidité du chasseur primitif que le narrateur va vers eux, dans une quête initiatique qui le projette dans un monde aux antipodes de l'univers européen dont il est issu :

³⁴ [Où que tu sois dans le désert, tu es toujours dans un pays d'hommes. Tes pas piétinent la grêle de cent mille soleils et te chemins recourent les morceaux des chemins des hommes.]

³⁵ [Le désert continue, le désert commence. Le désert non pas comme absence de vie : de temps en temps un village de pisé comme les ruines d'un château, une oasis de melons et de canaux d'irrigation : mais le désert comme nudité acceptée.]

Sus lo reire-país e leis òmes enturbanats, as ja jetat l'anquet de ton uelh. Siás novici e maladrech, tu que venes de l'aiga, de la vila, e dei charradissas.³⁶ (*Portulan I*, p. 25)

La quête du désert, comme toute quête, se nourrit tour à tour de peur et d'espoir, attente ambivalente ainsi exprimée par l'écrivain au moment où il approche de l'Afghanistan :

Lo desert, as començat de lo desirar, de n'aver la set dins lo sang, de lo crentar...³⁷ (*Portulan I*, p. 23).

Le narrateur de *Portulan I*, si attentif aux visages multiples et fascinants du désert, ne manque pas de décliner ces différents aspects, y compris lorsqu'il les découvre pervertis par une forme de civilisation visiblement rejetée. C'est ainsi que se présente le désert d'Iran domestiqué :

Autrei temps, lo desert se deviá tenir ai pòrtas dei ciutats, bèstia a l'espèra. Ara lo desert es adomenjat. Non pas que l'aguen fach tornarmai florir coma ai primièrs temps de l'istòria. Es vengut una pèu mòrta, un non-territòri fach per èstre atraversat mai segurament. Lei nomades que demòran venon lèu lei fossils d'una estapa geologica. Lo desvolopament a l'occidentala dona pas sa chança ais òmes dei grès, lei fai plegar, trenca lors rasigas caminairas³⁸ (*Portulan I*, p. 22).

La domestication du désert, c'est paradoxalement à la mort qu'elle aboutit, parce qu'elle nie les formes de vie spécifiques de cet espace, celles des nomades, et qu'elle voudrait obliger ceux-ci à entrer dans des catégories figées qui ignorent la complexité de leur monde, complexité si bien traduite par l'expression « rasigas caminairas » où figure une alliance de mots bien pécoutienne.

2.2- Les montagnes, autres figures du désert

Les paysages de montagnes occupent une place importante dans les deux volumes de *Portulan* tout comme les montagnes sont nombreuses dans les pays parcourus : monts du Kurdistan, de l'Afghanistan (Hindou Kouch), Ladakh, Népal... Comme le désert, elles figurent le dépouillement et la proximité de

³⁶ [Sur l'arrière-pays et les hommes en turbans, tu as déjà jeté l'hameçon de ton œil. Tu es novice et maladroit, toi qui viens de l'eau, de la ville, et des bavardages.]

³⁷ [Le désert, tu as commencé à le désirer, à en éprouver la soif dans ton sang, à le redouter...]

³⁸ [Autrefois, le désert devait se tenir aux portes des villes, bête à l'affût. maintenant le désert est domestiqué. Non pas qu'on l'ait fait reflourir comme aux premiers temps de l'histoire. Il est devenu une peau morte, un non-territoire fait pour être traversé avec plus de sécurité. Les nomades qui subsistent deviennent vite les fossiles d'une étape géologique. Le développement à l'occidentale ne donne pas sa chance aux hommes des espaces rocailloux, il les fait plier, il tranche leurs racines vagabondes.]

l'homme avec les éléments. Leur ascension, telle qu'elle est présentée dans *Portulan*, constitue la plupart du temps une épreuve librement consentie au caractère symbolique. Progresser dans la montagne c'est s'approcher du ciel et de l'essence des choses, de la naissance du vent et de celle des fleuves. Dans une chronique de la revue *Connaissance du pays d'oc*³⁹, l'écrivain évoque ainsi l'ascension vers la Vallée des Merveilles et les premiers habitants de celle-ci, auteurs des mystérieux signes gravés sur les rochers :

On n'est plus sur la côte. On n'est pas encore dans la montagne, bien que les montagnes il n'y ait que ça. Quelque chose nous dit qu'il faut monter encore. Montons !

Il faut encore monter... Un frêle signal nous appelle, une main de terre nue, un silence de ciel qui nous tire par le bout de la curiosité. [...] Une impatience dans la gorge, et l'excitante impression que les chemins changent, que le terme approche, à mesure qu'on roule vers les pays intermédiaires. On guette et on examine les signes du sol : à quand le climat d'altitude, les racines des Alpes, les nervures de la vraie montagne, nos pas dans les pas du rocher ?

... Eux aussi, ils montaient. Et eux aussi, ils traversaient les métamorphoses du sol et de leurs émotions ; eux aussi, ils avançaient vers là-haut avec une joie bizarre. Et qu'est-ce qu'ils allaient y chercher ? Depuis combien de dizaines de siècles : trois dizaines ? Quatre ? Cinq ? Six ?...⁴⁰

Dans la montagne, les rapports humains, un peu comme dans le désert, sont riches du dépouillement des hommes. C'est tout le contraire de l'orgueil qui pousse l'homme à cheminer vers les sommets, dans une ascension lente et têtue où on retrouve « *le pas testard trantalbant segur* »⁴¹ de *Poèmas per tutejar*. Dans cette progression difficile, l'homme est tout à la fois au plus près de l'élément matériel (terre, air, eau) et au plus près des mystères de l'esprit, qu'il peut approcher, mais qu'il n'est pas question pour lui de percer. La montagne, comme le désert, témoigne de la vanité de l'affrontement des catégories ; jour et nuit s'y succèdent sans opposition, vie et mort s'y entrelacent

Lo viure an mai d'ample per se marcar e se dissòudre (*Portulan* 1, p. 11)
Le vivre et le mourir y ont de la place pour se marquer et se dissoudre. (Version française de l'auteur, p. 188)

remarque le narrateur dans ces premières pages de *Portulan I* lorsqu'il évoque les montagnes kurdes.

³⁹ *Connaissance du Pays d'oc*, 40, Montpellier, novembre - décembre 1979, p. 56 - 65 : « La Vallée des Merveilles ou la montagne magique », texte de Pécout, photos d'Harold Chapman. L'écrivain nous a confié en septembre 2001 les rapports conscients qu'il établissait entre cette chronique et son évocation des montagnes dans *Portulan*.

⁴⁰ On aura compris que l'écrivain évoque ici les auteurs des signes gravés de la Vallée des Merveilles.

⁴¹ Le pas têtù hésitant sûr. *Poèmas per tutejar*, « Dins lo ventre de cada viatjaire », p. 7, v. 24.

Il est une autre analogie entre la montagne et le désert : comme ce dernier contient l'oasis, qui lui est indissociable, la montagne enclôt les vallées, que l'on peut voir comme des figures de l'oasis. Cette certitude fondamentale, confortée par la réalité, apparaît à plusieurs reprises. Ainsi dans *Portulan I* lors de l'ascension de l'Hindou Kouch en direction du Pas de Salang :

Una vau aut-penjada s'alarga. Per un pauc donariá d'èr a una plana, après la rota escalabrosa.
[...] pas luenh la vau s'acaba en pelenc⁴² (*Portulan I*, p. 85).

ou bien dans *Portulan II*, lors de la découverte de la vallée du Cachemire après une longue ascension dans les monts du Pir Panjal :

Quand rescòntas, dau trecòu, la Vau de Cachemir resconduda entre lei montanhas, as pas ges de sospresa, mai un contentament per lo mond que dona sei fruchs [...]
La vida vegetala ara rescond la peira. De rivachons cascalhan entre lei sauses, lei pibolas e leis arbres de resina. Lei forests e leis òrts son ben ordenats. De còps una pradariá lònca s'escapa sus un morre e vai rejonhe l'horizon⁴³ (p. 82).

Le règne de la minéralité n'est donc pas absolu. L'ascèse de son cheminement dans la roche nue prépare l'homme à entrer dans le jardin d'Eden et à savourer les fruits pour lui réservés. Le végétal cependant n'abolit pas le minéral ; il se contente de le soustraire, pour un moment, aux regards du marcheur. La pierre est cachée désormais, mais elle n'est pas absente. Encore une fois l'apparence n'est que l'aspect visible du réel. De la même façon, comme pour le désert, la montagne, qu'un regard rapide croit inhabitée, recèle dans ses oasis la présence humaine :

Lei cimas de nèu s'escavartan per quitar s'estaloiar una plana onte corron rius e robinas, una oasis esparpalhada onte la vida deis òmes a mai de plaça⁴⁴.

(*Portulan II*, p. 100).

T'enfonças dins leis entralhas dau cèu [...]

⁴² [Une vallée haut-perchée s'étale. Pour un peu elle aurait l'air d'une plaine, après la route abrupte. [...] peu après la vallée s'achève en pelouse].

⁴³ [Quand tu rencontres, du sommet, la vallée du Cachemire cachée entre les montagnes, tu n'éprouves aucune surprise, mais un contentement envers le monde qui donne ses fruits [...]

La vie végétale maintenant cache la pierre. De petits ruisseaux murmurent entre les saules, les peupliers et les résineux. Les forêts et les jardins sont bien ordonnés. Parfois une longue prairie s'échappe sur un sommet et s'en va rejoindre l'horizon.]

⁴⁴ [Les cimes neigeuses s'écartent pour laisser s'étaler une plaine où courent ruisseaux et canaux d'irrigation, une oasis dispersée où la vie des hommes a plus de place.]

Au mai montas, au mai davalas dins lo tieu Tu aleugierit, dins lo coneisse de ton
inconsistència [...]

Davalas leis escarpaments de l'embut que te mena a ton centre, au nogau de vent⁴⁵

(*Portulan I*, p. 83).

Cette quête de soi nécessite de celui qui s'y livre un dépouillement à l'image de celui de l'espace parcouru, comme le dit cette phrase, répétée deux fois aux pages 84 et 85 de ce même chapitre : « *Te tròvas, en roïnas, sus lei sèrres* »⁴⁶.

En occitan, peut-être encore plus qu'en français, le verbe « se trobar » est polysémique, désignant à la fois la situation spatiale et la perception existentielle. Cette richesse sémantique est bien évidemment présente ici, d'autant plus que l'ensemble du chapitre insiste sur le caractère initiatique de l'ascension. Le narrateur qui gravit la montagne doit traverser les murailles (« *atraversar lei murs* », p. 83, ou « *passar a travers murs* », p. 84), pour se trouver, c'est-à-dire trouver « le noyau du vent » - que Pécout appelle aussi « la natura dau vent » [la nature du vent] -, ce vide des spiritualités orientales que l'écrivain ne cesse de rechercher. On peut ajouter à cela que l'occitan, s'il permet d'infinies variations au niveau de la suffixation, pratique peu, en revanche, la préfixation⁴⁷. Ainsi dans le verbe « se trobar » peut-on lire aussi l'idée de « se retrouver ». En même temps qu'il franchit les murs extérieurs, le voyageur soulève en lui-même toutes les couches successives que la mémoire a accumulées, pour parvenir à l'essence élémentaire de son être. À l'issue de ces dépouillements, l'épreuve est franchie, comme l'indique la fin du chapitre, toute de sérénité :

La montagne, comme le désert, est propice à la quête de soi. Le dépouillement des paysages traversés confronte l'homme aux profondeurs de son être⁴⁸. Dans le chapitre 8 de *Portulan I*, intitulé « *Entre*⁴⁹ terra » (au cœur de la terre), c'est encore une fois par le paradoxe et le jeu sur l'ascension et la

⁴⁵ [Tu t'enfonces dans les entrailles du ciel [...]. Plus tu montes, plus tu descends à l'intérieur de ton Toi allégé, dans la connaissance de ton inconsistance [...].

Tu descends les pentes escarpées de l'entonnoir qui conduit à ton centre, au noyau de vent.]

⁴⁶ [Tu te trouves, en ruines, sur les sommets.]

⁴⁷ Ainsi « venir » en occitan a-t-il souvent le sens de « devenir », « lever » celui d'« enlever », o « menar », celui d'« emmener » ou « amener ».

⁴⁸ Encore un écho avec la chronique consacrée à la Vallée des Merveilles :

Encore marcher dans les pierres, et toujours Bresso raconte. [...] C'est un initié. Non d'une quelconque secte ou d'une foi quelconque, mais d'une vérité que les Merveilles, ça n'est pas le "musée en plein air" d'un savoir étranger, un objet d'études seulement, que ça peut faire partie de nous, tout bêtement, et que leur nuit n'est pas incommunicabilité, mais appel d'air où s'engouffre notre propre nuit. (Connaissance du Pays d'oc., 40, p. 65).

⁴⁹ Il y a dans ce titre, comme nous l'a confirmé l'auteur (Entretien septembre 2001), un jeu sur les mots "entre" et "enfren". Le mot enfren signifie "entre, dans, dans l'espace de" (T.D.F.). Voici ce que nous a confié l'auteur : *Dins mon idèa, e mai se lo títol es « Enfre », mai l'ai tirat per metre « Entre », per apondre l'idèa de "fulbetatge" entre lei terras, l'idèa de passar entre lei terras.*

descente/plongée que Roland Pécout choisit d'exprimer cette idée : gravir les montagnes, c'est aussi pénétrer dans l'intimité physique du ciel et en même temps explorer sa propre intimité. Chez Pécout, en effet, la rêverie ascensionnelle n'est jamais présentée comme antithétique de l'idée de la chute⁵⁰. Il nous a d'ailleurs confié la fascination qu'exerçait sur lui le récit de l'Échelle de Jacob⁵¹, justement parce qu'elle permettait le passage continu de la terre au ciel et du ciel à la terre :

...laissas dins tu, l'un après l'un, lei jaç de la memòria. Lo vent, ton companh, ton concurrent, ton mòure. Luchas ambé sa bèla faula. Siás dins lei murs⁵² (*Portulan I*, p. 86).

Ce même caractère initiatique se retrouve un peu plus loin (p. 106 à 112), lorsque le narrateur gravit les pentes du site de Bamiyan où se trouvaient⁵³ de gigantesques statues de Bouddha. Nous sommes quasiment à l'issue de *Portulan I*, puisque ces pages précèdent le chapitre « Lo retorn dei miugranas », dont nous savons qu'il n'a été inséré là que pour annoncer *Portulan II*. Le narrateur est pris de vertige devant ces pentes escarpées où les statues géantes se confondent avec le paysage naturel. Il est hanté par le sentiment de vide et la perte de la notion de pesanteur :

Lo sens de l'orientacion e de la pesantor entre temps t'an abandonat. La vacuitat s'es bastida, teissuda. S'es facha vuege fisic. Sentes sa dança dangeirosa. Te pòbla. Grandís. Trantalhas. Lo vuege. D'obrièrs trabalhan en-bas sus de pichòts plancats. Son dins un temple. E son amont, vists dau fons d'un potz⁵⁴. E son pegats sus tei uelhs coma de moscas sus una vitra. E lo vuege dança. E grandís.

[Dans mon idée, même si le titre est « Entre terra », c'est bien « Enfre » que j'ai voulu écrire. C'est un terme occitan, provençal surtout. C'est « Enfre », mais je l'ai tiré pour mettre « Entre », pour ajouter l'idée de feuilletage entre les terres, l'idée de passer entre les terres.]

⁵⁰ Gilbert Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, p. 141) prend l'exemple du manichéen Hugo pour montrer comment, chez certains poètes, l'ascension repose sur le contrepoint négatif de la chute.

⁵¹ *Genèse*, 28, 10 – 20.

⁵² [... tu abandonnes en toi, l'une après l'autre, les strates de la mémoire. Le vent, ton compagnon, ton concurrent, ton aiguillon. Tu luttas avec sa belle fable. Tu es dans les murs.]

⁵³ Les Bouddhas de Bamiyan ont été démolis au canon en 2001 par les Talibans, ces intégristes musulmans qui contrôlaient depuis 1995 la quasi-totalité de l'Afghanistan.

⁵⁴ Cf. *Mastrabelè*, Montpeyroux, Jorm, 1999 :

Dins la ciutat escarnada,	Dans la cité décharnée
lei potz secats, lei potz vueges	les puits à sec et vides
se duerbon sota tei pas :	s'ouvrent sous tes pas :
fan la tieuna ombra enversa.	voilà ton ombre inverse.

E trantalhas. Lo vuege ⁵⁵, *Portulan I*, p. 108).

Vertige, perte de conscience, perte des repères spatiaux, de l'opposition entre le haut et le bas, du proche et du lointain, autant de phénomènes qui déstabilisent l'être avant de le renvoyer à son élémentaire nudité, au vide et au silence, seules réponses aux questions posées :

... veses en fàcia lei grandei montanhas que se desvelan, enfin, e te pausan lei Questions; tu sabes que la responsa es dins tu, mai capitas pas encara a respòndre. E lei serres venon Boddà alongat, immens, apuejat sus son anca ; [...] te ditz que la responsa es d'aut silenci⁵⁶

(*Portulan I*, p. 108).

Dans ces dernières pages de *Portulan I*, nombreuses sont les expressions, prises au sens propre ou imagées, qui renvoient à cette sensation de vide : citons dans l'ordre où elles apparaissent : *despolhas* [dépouilles], *abséncia* [absence], èr *fluid* [air fluide], *leugieretat* [légèreté], *estre nou* [être neuf], *transparent*, ou encore *tu, una membrana freula* [toi, une frêle membrane.] Le vide est d'abord source de vertige inquiet avant d'être accepté dans l'expression apaisée qui clôt l'ouvrage :

E lo tomple es dins tu, verd coma lo desert (p. 112).

Et le gouffre est en toi, vert comme le désert (Version française de l'auteur, p. 194).

et qui dit bien la liaison symbolique entre ces lacs de montagnes découverts au terme de la quête et le monde du désert.

Lo negre dei potz, es ton ombra d'avau...	Le noir des puits, c'est ton ombre d'en bas...
Lei autciprès fan ton ombre au cèu lo negre deis autciprès es ton ombra d'amont.	Les cyprès sont ton ombre sur le ciel le noir des cyprès c'est ton ombre d'en haut.

(p. 18-19)

⁵⁵ [Le sens de l'orientation et de la pesanteur entre-temps t'ont abandonné. La vacuité s'est construite, elle s'est tissée. Elle s'est faite vide physique. Tu perçois sa danse dangereuse. Elle te peuple. Elle grandit. Tu titubes. Le vide. Des ouvriers travaillent en bas sur de petits échafaudages. Ils sont dans un abîme. Et ils sont là-haut, vus du fond d'un puits. Et ils sont collés sur tes yeux comme des mouches sur une vitre. Et le vide danse. Et il grandit.

Et tu titubes. Le vide.]

⁵⁶ [... tu vois en face les grandes montagnes qui se dévoilent, enfin, et qui te posent les Questions ; tu sais que la réponse est en toi, mais tu ne parviens pas encore à répondre. Et les montagnes deviennent le Bouddha allongé, immense, appuyé sur sa hanche ; [...] il te dit que la réponse est de haut silence.]

La même expression constitue le titre d'un des *Poëmas per tutejar* : « Canta de l'aut silenci ». La version française à notre disposition porte simplement : « de silence ».

BIBLIOGRAPHIE

- BRIATTE Robert, « Roland Pécout ou la tentation du voyage », Montpellier, *Dolines*, 13, pp. 4 – 5.
- Collectif, 1985, *Montpellier, mille ans de littérature*, numéro spécial de la revue *Entailles*, Montpellier.
- D'ARBAUD Joseph, 1951, *Li Cant palustre / Les Chants palustres*, éd. bilingue, Paris, Horizons de France.
- D'ARBAUD Joseph, *La Bestio dóu Vacarés* (Paris, 1926, nombreuses rééditions).
- DURAND Gilbert, 1969, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas.
- LAFONT Robert, 1979, *Nani, Monsur*, Énergues, Vent Terral.
- PECOUT Roland, 1978, *Poëmas per tutejar / Poèmes pour dire tu*, livret bilingue et cassette audio, Fontblanche (B.du Rh.), association "Montjòia".
- PECOUT Roland, 1978, *Portulan I*, Énergues (Tarn), Vent Terral.
- PECOUT Roland, 1981, *Portulan II*, Montpellier, Tarabusta.
- PECOUT Roland, novembre - décembre 1979, "La Vallée des Merveilles ou la montagne magique *Connaissance du Pays d'oc*, 40, Montpellier, p. 56 - 65 , texte de Pécout, photos d'Harold Chapman.
- PECOUT Roland, 1999, *Mastrabelè*, Montpeyroux (Hérault), Jorn.
- Rouquette Max, "Portulan", *ÒC*, 6, Toulouse, mai 1980, p. 73 – 75.
- VERNY Marie Jeanne, 1998, *Itinéraires d'un écrivain contemporain*, Roland Pécout, Montpellier, Université Paul Valéry, mémoire D.E.A.
- WARD Alan, 1964, *La Còrda roja*, Barcelone, I.E.O, coll. "Messatges".